

LETTRE DE LA

Société Internationale pour l'Histoire du
Français Langue Étrangère ou Seconde

oct. 91

SIHFLES

numéro
11

T E M P S F O R T S !

Saint-Cloud en 88, Aix-la-Chapelle en 89, Parme en 90 et, tout récemment, Genève en septembre 91... Qu'évoquent pour vous ces dates et ces noms de villes ? Pour les nouveaux adhérents de la SIHFLES, sans doute pas grand-chose... Alors, mettons-les au courant ; ce sera l'occasion de rappeler aux anciens adhérents, participants ou non, tout le chemin parcouru depuis la création en 87 de notre société.

Ces rencontres, organisées par la SIHFLES ou en collaboration avec elle, ont permis à de nombreux chercheurs, passionnés par l'histoire de l'enseignement du français langue étrangère ou seconde, de sortir enfin de leur isolement, de découvrir les travaux d'autres chercheurs, de confronter leurs points de vue et souvent d'engager de nouvelles recherches en commun. Les conférences proposées ont fait découvrir aux participants - et avec quel enthousiasme de part et d'autre ! - la richesse et la diversité des travaux entrepris : époques et objets d'études, points de vue et démarches, etc. Il suffit pour s'en convaincre de feuilleter les numéros 6 et 8 de notre revue Documents (comptes rendus d'Aix-la-Chapelle, 256 pages et de Parme, 436 pages ! Les Actes du Colloque de Genève dont on commence la mise au propre ne seront pas moins copieux).

Transition naturelle : nos publications. Chaque année, quatre Lettres, modestes certes mais généreusement informatives. Deux numéros de Documents, en alternance un numéro ordinaire et un numéro thématique ou transcrivant les textes d'une rencontre.

D'autres temps forts ? Bien sûr ! Les Assemblées générales (lisez très attentivement la feuille jaune jointe à cet envoi), les réunions de Bureau, sans oublier le relevé de la boîte postale, 9 rue Lhomond. Et puisque nous parlons de temps forts et de correspondances, j'en appelle à vous tous, chers adhérents.

J'attends des tas de lettres. Elles commenceront par :

- ... Voici une liste de collègues intéressés par l'action menée par la SIHFLES...
- ... Notre bibliothèque universitaire souhaiterait recevoir les publications de la SIHFLES...
- ... Je cherche des collègues qui s'intéressent à l'enseignement du français en Afrique Noire, par exemple.
- ... Voici un ouvrage que j'ai découvert et qui mérite de figurer au Centre de Documentation SIHFLES.
- ... J'ai le plaisir de vous adresser un projet d'article pour Documents et des informations pour La Lettre.
- ... Je serais intéressé(e) pour participer à l'élaboration de votre (répertoire, guide, etc.).

Vous l'avez compris, grâce à vous tous, la SIHFLES va marquer de nouveaux temps forts, devenir plus performantes...

"Mountaren tan qué pouaren*, comme disaient mes ancêtres ardéchois. Alors, à bientôt.

Jacques VERDOL

* Nous monterons tant que nous pourrons.

interview

André Reboullet : Vous êtes depuis longtemps chercheur et maître en "didactologie-didactique des langues-cultures" (selon une dénomination qui est vôtre) ; mais vous avez contribué activement à la fondation de la SIHFLES et vous faites partie de son conseil d'administration. Dans la collection que vous dirigez chez CLE International, vous avez accueilli et préfacé l'Histoire des méthodologies de Christian Puren.

Pour vous interroger sur la relation entre didactique et histoire, je prendrai appui sur le n° 79 des Etudes de Linguistique Appliquée, votre revue et "votre" numéro car vous en êtes l'auteur unique et vous y regroupez vingt ans de (vos) réflexions disciplinaires.

Sur ces textes qui s'échelonnent de 1968 à 1990, seuls les derniers (1987-1990) font référence explicite à l'histoire. Avec quelque impertinence, j'ai envie de vous demander : pourquoi si tard ?

Robert Galisson : Je pourrais vous répondre qu'avant la Table ronde organisée à St-Cloud, en 1982, sur les "Aspects d'une politique de diffusion du français langue étrangère depuis 1945" (événement qui passe pour marquer les retrouvailles des didacticiens de FLE avec l'histoire de leur discipline), j'ai publié :

- en 1980, un ouvrage dont le titre ("D'hier à aujourd'hui la didactique générale des langues étrangères" - Collection DLE, CLE International) témoigne que je m'intéressais... déjà à l'histoire ;

- en 1981, dans "D'autres voies pour la didactique des langues étrangères" (Collection LAL, CREDIF-Hatier), un texte intitulé "Plaidoyer pour une réhabilitation de la pédagogie en DLE, dans lequel, après avoir analysé diverses conceptions de pédagogues "historiques" (comme A. Ferrière, O. Decroly, J. Dewey, H. Parkhurst, C. Washburne, C. Freinet, R. Cousinet, A.S. Neil...), je dénonçais les emprunts inavoués de la didactique des langues à la pédagogie. Si ces travaux attestent que j'ai "regardé dans le rétroviséur" (selon votre heureuse expression) avant ... 1987, je vous accorde que ma génération s'est trop peu investie dans l'histoire de sa discipline, sans doute parce qu'elle a cru (naïvement) avoir les moyens de remodeler le paysage de l'enseignement/apprentissage des langues, sans recourir à l'expérience du passé. Mais il ►

faut aussi admettre que les générations de l'après-guerre avaient de bonnes raisons de vouloir tourner la page des souvenirs douloureux et construire un avenir neuf !

Il se trouve également que j'ai trop désiré être historien dans ma jeunesse (je n'avais, hélas, pas fait de latin), pour oublier que je ne le suis pas. Je peux, comme tout le monde, faire des incursions dans le passé, mais je sais bien que ce n'est pas mon métier.

Enfin, tel que je suis aujourd'hui, je crois m'accommoder mieux du vide que du plein : de la feuille à remplir que de la bibliothèque à absorber. Affaire de vécu personnel.

A.R. : Continuons avec le jeu des citations : "Le retour au passé, la recherche des racines constituent une issue, un refuge, une arche" (n° 79, p. 81), "un risque existe : que le retour aux sources de l'histoire devienne le pendant exact de la fuite en avant discursive !" (p. 82).

Comment la recherche historique pourrait-elle être au mieux un palliatif "pour temps de crise", ou pire, un danger ?

R.G. : L'histoire disciplinaire peut constituer "un palliatif pour temps de crise" lorsqu'elle se transforme en carrière (attractive) à ciel ouvert, où s'engouffrent quantité de chercheurs dont la formation ne les préparait pas à ce genre d'activité. Cela pourrait être le cas aujourd'hui en didactique des langues. On observe, en effet, qu'après une longue éclipse, la recherche historique dans cette discipline revient à la mode (l'existence et le dynamisme de la SIHFLES en témoignent), et que ce renouveau coïncide avec un essoufflement notoire de la méthodologie dominante depuis une quinzaine d'années : l'approche communicative. Pour certains méthodologues déçus du communicatif et qui ne savent plus à quel saint (didactique) se vouer, une immersion dans l'histoire, même passagère, atteste d'un besoin de prendre ses distances par rapport à un présent trop prégnant, trop décevant, et d'une volonté de se ressourcer, afin d'y voir plus clair (avant de "changer de paradigme", éventuellement). Pour eux, l'histoire est un palier (donc un palliatif !), mais aussi une jouvence et un élan. Pour d'autres, elle est une vague sur laquelle ils surfent, en attendant une vague plus porteuse... qui pourrait être l'approche cognitive, par exemple. Pour d'autres encore, la carrière à ciel ouvert de l'histoire risque d'être le miroir aux alouettes où viendront se fracasser leurs illusions. Souvenons-nous que l'historien doit aller au charbon, remuer la poussière et les vieux

papiers, s'obstiner à la recherche de documents épars... ou vagabonds, donc avoir de la suite dans les idées et de l'imagination aussi. Dur métier, où les élus ne sont pas légion. Mais ce ne sont pas ces nouveaux convertis à l'histoire qui me posent problème : dans tous les milieux, à côté des vrais professionnels, il y a des amateurs. Je ne voudrais pas être le cheval de Troie des contempteurs de l'histoire, mais je crains que l'engouement historique actuel ne se transforme en détournement des meilleurs et ne prive ainsi la didactique d'une partie des forces vives dont elle a le plus grand besoin. Une fenêtre qui s'ouvre sur le passé, c'est salutaire, mais une porte qui se ferme sur l'avenir, c'est dramatique. Pour moi, le danger pourrait donc venir de l'enrôlement des didacticiens les plus créatifs sous la bannière exclusive de l'histoire. Les bons historiens du FLE sont assez nombreux à la SIHFLES pour faire école et jouer les sirènes auprès des jeunes. On a connu des didacticiens qui discouraient à perte de vue sans rien proposer de constructif pour l'avenir, Dieu nous préserve des didacticiens qui ne regarderaient que dans le rétroviseur. La didactique est certes une discipline d'observation (du passé y compris), mais elle ne saurait se borner à cela : son statut lui enjoint d'être une discipline d'intervention, pour aménager le présent et ménager le futur. Il y a beaucoup de bon sens dans le proverbe arabe qui dit : "Pour chaque regard que tu jettes vers le passé, regarde deux fois vers l'avenir".

A.R. : "La didactique des langues est sortie de sa longue amnésie... elle ne refuse plus pour aujourd'hui et pour demain, les leçons d'hier" (p. 82). "En renouant formation et histoire de la discipline, c'est-à-dire en amenant les nouvelles générations d'enseignants et de chercheurs à retrouver la mémoire et l'usage d'un passé toujours susceptible d'éclairer le présent, d'inspirer l'avenir..." (p. 28).

Ici, au rebours, la mariée n'est-elle pas trop belle ? L'histoire peut-elle donner des "leçons" ?

R.G. : Si, comme lecteur en quête de racines ou d'évasion, le passé me passionne pour lui-même, comme didacticien, il m'intéresse beaucoup moins en tant que tel. Dans ce passé, je cherche d'abord des lumières pour éclairer le présent et jouer convenablement mon rôle d'éducateur (la didactique étant une discipline d'observation et d'intervention, il me faut essayer de comprendre en profondeur le monde dans lequel nous vivons - le milieu instituant - pour ►

agir en connaissance de cause sur l'école - le milieu institué -, ... et vice versa).

Je crois donc à la mémoire-miroir, au passé qui informe le présent et lui fait signe. En cela, je me sens proche d'un historien comme Michel Vinock, spécialiste d'histoire contemporaine, qui remonte à la révolution de 1789 (voir ses deux derniers ouvrages : "1789, l'année sans pareille", et "L'échec au roi, 1791-1792"), pour comprendre et expliquer certains problèmes, notamment politiques, de la société actuelle.

Je ne prétends pas que l'histoire est faite pour donner des leçons, je dis qu'elle peut en donner : par exemple, en pointant les marques d'immuabilité dans certains comportements humains, elle nous aide à dérouler un fil d'Ariane dans le maquis des événements contemporains et des questions qu'ils posent.

En matière d'éducation, l'histoire peut nous apprendre à mieux évaluer les probables retombées de nos interventions, à mieux mesurer l'écart séparant telle action qui laisse souffler le temps et relève du réalisme, de telle autre qui étrangle le temps et relève de l'utopie.

Je crois aussi que l'histoire peut apprendre une vertu cardinale au chercheur : la modestie, qui permet de ne pas se raidir dans une attitude défensive quand on croit avoir frayé une voie nouvelle ou mis au jour une vérité... souvent très provisoire, de ne pas courir le ridicule de vouloir court-circuiter la postérité en s'érigeant une statue pour soi seul. Quelle innovation n'a pas de racines dans le passé ? Quel chercheur n'a pas de précurseurs ?

En même temps que l'histoire enseigne la patience et la modestie au chercheur en didactique des langues, elle l'invite donc à trouver la plus juste place de sa contribution dans l'appareil des connaissances accumulées par les générations successives. Appareil qu'il alimente, qui l'alimente et constitue de facto le passage obligé pour la formation basique de tous ceux qui se réclament de cette discipline.

A.R. : "La spécificité la mieux connue de la didactique des langues se trouve aujourd'hui : - dans l'histoire des méthodologies, des programmes, des outils et des institutions du domaine..." (p. 90).

Faut-il penser que Abel Boyer (XVIII^e siècle), Claude Mauger (XVII^e) ou Hollyband (XVI^e), tous trois maîtres de français et auteurs, faisaient, à la manière de M. Jourdain, de la didactique sans le savoir ?

R.G. : A travers les siècles, tous les chercheurs qui ont tenu des discours critiques et prospectifs sur l'acquisition des langues et/ou suggéré des techniques, des procédés, des méthodes pour les enseigner ou les apprendre, ont fait ce que nous appelons aujourd'hui de la "didactique". Parmi eux, certains étaient plus "théoriciens" (selon George Steiner, le mot "théorie" a d'abord évoqué "une concentration de l'intuition, un acte de contemplation centré avec patience sur son objet"), d'autres plus "praticiens", mais tous étaient chercheurs à leur manière.

Il y a 5000 ans environ, au sud de l'actuelle Bagdad, en Mésopotamie, nous savons qu'existaient déjà des écoles et qu'une langue étrangère, le sumérien, étaient enseignée aux Akkadiens, conquérants de Sumer. Les scribes qui enseignaient cette langue écrite et sacrée étaient déjà des "éducateurs" et des "didacticiens" dans la mesure où :

- . ils savaient reconnaître la valeur et même la supériorité de la langue et de la culture des vaincus (de nos jours, les vainqueurs imposent toujours leur langue et leur culture) ;
- . les idéogrammes qu'ils ont laissés, inscrits au stylet de bambou dans des tablettes d'argile, constituent les plus anciens dictionnaires (bilingues) connus à ce jour ;
- . l'usage qu'ils faisaient de la langue sumérienne (elle leur servait de truchement pour enseigner la théologie, la botanique, la géologie, la géographie, les mathématiques....) les établit comme précurseurs de ce que nous appelons actuellement l'immersion institutionnelle. Quel didacticien moderne peut se prévaloir d'un tel palmarès ?

On a donc la preuve, grâce à l'invention de l'écriture, qu'il y a 50 siècles, des "enseignants" faisaient déjà de la "didactique"... sans le savoir.

Apparemment, 47 ou 48 siècles plus tard, Abel Boyer, Claude Mauger, Hollyman étaient toujours dans la même situation : ils oeuvraient pour la chose, sans connaître le mot, ou sans se réclamer de lui (n'ayant pas étudié leurs travaux je vous crois sur parole). On aurait pu cependant faire l'hypothèse que le mot ne leur était pas plus étranger que la chose, puisqu'en 1631, Comenius avait déjà écrit "Didactica magna" et Janua linguarum reserata", ouvrages longtemps réédités. Mais le nom même de Comenius étant tombé dans l'oubli (jusqu'à ce qu'en qualifiant Jan, Amos Komensky de "Galilée de l'éducation" - 1870 -, Michélet réhabilite ledit Comenius), on peut comprendre que ses oeuvres ne soient pas arrivées jusqu'à eux.

JEAN VIGNERON dit VENERONI

(1642-1708)

Le "fameux Roselli" (?), qui, suivant quelques biographes malveillants, aurait vendu, lors de son passage en France, sa grammaire italienne à Veneroni - pour une somme, dit-on, très modique - pouvait-il prévoir que son manuel deviendrait l'un des best-sellers de la didactique des langues étrangères ? Et Veneroni lui-même, aurait-il jamais pensé que son Maître Italien serait devenu un "maître" français, allemand, anglais... ?

Né à Verdun, Jean Vignerou avait étudié l'italien et il le maîtrisait à la perfection. Voulant l'enseigner, il se dit florentin, italianisa son nom et, débarqué à Paris sous le nom de Giovanni Veneroni, entreprit une brillante carrière de maître de langues. Il paraît même que sa petite tromperie ne fut pas découverte et qu'il parvint à en imposer aux plus experts en la matière. Comblé de titres (il était "interprète du roi pour la langue italienne" et "maître des langues italienne et française") et de beaucoup d'honneurs, même posthumes, Veneroni ne cessa de récolter des éloges : les appréciations, fort flatteuses, portent sur ses mérites linguistiques et didactiques, la pureté de son langage, la facilité de son style, la clarté de ses principes ; en 1830, un biographe italien juge encore sa méthode préférable à celle proposée par "quegl'insufficienti compendi" ou par "quei metodi sistematici, inintellegibili per la più parte cui lo spirito d'innovazione introdurre volle nell'insegnamento della gioventù" (Biografia universale antica e moderna, Venise, Missiaglia, 1830, t.LX, p. 289). Seule, au XVIIIe siècle, une petite tache sur sa renommée : dès 1735 son dictionnaire entra en concurrence avec celui de l'abbé Antonini, qui déclencha contre son illustre prédécesseur une attaque méprisante. Est-ce la querelle venimeuse d'Antonini qui a alimenté l'anecdote ci-dessus - anecdote d'ailleurs déjà suspecte aux biographes qui la rapportent - sur la vente insolite d'un manuel voué à un tel succès ? Faute d'autres témoignages, nous devons, hélas, laisser en suspens le jugement sur l'homme et nous borner à décrire et évaluer la prodigieuse fortune de l'oeuvre.

C'est par la révision des Recherches italiennes et françaises de Antoine Oudin que s'ouvre, en 1677, la longue histoire des éditions des oeuvres grammaticales et lexicales de Veneroni. Cet ouvrage, qui sera pendant plus d'un siècle le modèle de tous les ►

dictionnaires franco-italiens, sera revu et augmenté plusieurs fois par le maître sous le titre de Dictionnaire italien et françois ; dès 1695, y figure le seul nom de Veneroni, à qui reviendra donc tout le mérite de cet important répertoire lexical, jugé comme un véritable modèle normatif. Dans sa descendance, on trouve, entre autres, le célèbre Dictionnaire impérial dans les quatre principales langues de l'Europe (italien, français, allemand, latin) et un Dictionnaire-Manuel édité à Moscou en 1771, où le russe prend la place du latin. Après 1789 enfin, le dictionnaire que Veneroni avait rédigé "pour l'usage de Mgr le Dauphin" se fait révolutionnaire et, extrême témoignage de sa ductilité, à l'occasion des campagnes napoléoniennes, il devient "portatif" (Padoue, 1800).

Mais c'est surtout à la longévité et au nombre exceptionnel d'éditions du Maître Italien que Veneroni doit sa renommée. De son manuel ont été particulièrement appréciés le répertoire de formules idiomatiques, des locutions divisées par sujet à utiliser dans les diverses situations de communication ; celui de lexicographie contrastive présentant les mots suivant trois règles sur les désinences destinées à aider la mémoire ; celui de la "conformité" des désinences verbales ; les notions de civilisation, les mnémotechniques, les tables et les schémas, qui abondent surtout dans la Nouvelle méthode pour apprendre la langue italienne, ou suite du Maître Italien. Et il ne faut pas oublier les pages que Veneroni consacre à la didactique de l'art épistolaire, jugées d'un tel intérêt que certaines d'elles figurent parfois en appendice au dictionnaire. Il ne faut pas oublier non plus les extraits de l'anthologie poétique où les vers de Petrarca, Bembo, Ariosto, Guarini, Tasso... groupés par sujet (l'amant à l'aimée, doutes amoureux, duretés de coeur, description d'un buisson, de l'écho...) donne un ton savant aussi bien que précieux au manuel. A signaler encore les explications de la terminologie grammaticale pour ceux qui ne savent pas le latin, spécialement destinées aux dames ; c'est faute des connaissances grammaticales, pense Veneroni, que l'on entend tant de paroles estropiées dans leurs conversations et que l'on voit tant de fautes dans leurs écrits. Cette sensibilité à l'égard d'un public non érudit est peut-être l'aspect le plus rentable de l'activité pédagogique de Veneroni qui lui assure l'accès à un vaste auditoire dans une époque où le prestige et la vogue de l'italien sont encore considérables dans toute l'Europe. Le Maître Italien, enfin, comporte dans certaines éditions, un Abrégé de la prononciation française. C'est ainsi que le mince manuel par lequel Veneroni avait débuté en 1678 devient, par un procédé qu'il a adopté le premier et qui sera par la suite renforcé de façon systématique par ses réviseurs du XVIIIe et XIXe siècles, une ►



UNIVERSITÉ DE GENÈVE

PREMIERS
ECHOS

11

1891-1991
100

COLLOQUE INTERNATIONAL

UNIVERSITÉS EUROPÉENNES,
SCIENCES DU LANGAGE ET
ENSEIGNEMENT DES LANGUES

MOUVEMENTS D'INNOVATION DE 1880 À 1914

26-28 SEPTEMBRE 1991

Un lieu : l'Université de Genève. Une période : 1880-1914. Un thème : universités européennes, sciences du langage et enseignement des langues. Voyons de plus près le triptyque. Par ce colloque, l'Université de Genève entendait commémorer la création en 1891 du Séminaire de français moderne (devenu plus tard l'Ecole de Langue et de Civilisation Françaises), destiné à former des enseignants de langue ; initiative qui, dans un mouvement non fortuit, allait être suivie d'autres du même type à Neuchâtel,

Lausanne, Grenoble... Une période : après d'autres découpages, il paraissait opportun pour la SIHFLES de tenter une approche périodique, en choisissant ces décennies marquées par d'importants mouvements d'innovation un peu partout en Europe. Un grand thème, enfin, sous le triple parrainage de la SIHFLES, de la CILA (Commission Interuniversitaire de Linguistique Appliquée, Société Suisse de Linguistique) et de la SHESL (Société d'Histoire et d'Epistémologie des Sciences du Langage), chacune ayant apporté sa touche au thème général, avec pour résultat une structure en trois sections parallèles, mais non éanches : 1. Universités, universitaires, projet scientifique et demande sociale en langues. 2. Débats méthodologiques à propos de l'enseignement des langues. 3. Circulations internationales, mouvements des idées et politiques linguistiques. Au total, une soixantaine de communications, trois conférences plénières, dont les seuls intitulés couvriraient plus que l'espace imparti à ce bref aperçu.

Que retenir donc ? Les grandes figures de la linguistique au tournant du siècle : Bally, Brunot, Meillet, avec, en filigrane, l'évolution de la discipline et la diversification des chaires, les débats politiques et idéologiques (place des langues anciennes, formation aux humanités classiques). D'autres figures encore : Bréal, Viëtor, dont le manifeste pour une réforme dans l'enseignement des langues traverse l'Europe et rencontre les points de vue de Passy, Jespersen, Sweet, Storm... Furent évoquées l'influence d'individualités marquantes, mais aussi un peu partout la création d'associations professionnelles, l'organisation de colloques et congrès, hauts lieux de débats pour ou contre tel ou tel aspect de la "méthode de la réforme", avec là encore en arrière-plan des luttes moins visibles mais tout aussi déterminantes, pour des heures, un statut, une reconnaissance.

L'Europe du Nord, l'Europe du Sud furent largement concernées, mais également d'autres lieux : Istanbul qui voit la création du Lycée impérial ottoman, l'Egypte où le français s'implante contre toute attente, grâce aux missions, la Terre Sainte qui connaît avant 1914 une "Guerre des langues", l'Algérie et le Sénégal où la colonisation tente d'implanter le français avec plus ou moins de bonheur, le Chili...

Une période riche, un colloque foisonnant. Et un souhait partagé : qu'au-delà des travaux portant sur un pays, un cas, une période, un groupe social, une institution... puissent s'élaborer des croisements d'idées, se construire des comparaisons, s'ébaucher des synthèses. Des idées de recherche et d'autres rencontres en perspective ! Enfin, et ce ne fut pas le moindre aspect, une organisation rigoureuse, une ambiance chaleureuse, un "colloque" au sens vrai du terme.

Gisèle KAHN

Note : les Actes du colloque paraîtront en plusieurs livraisons. Nous vous tiendrons informés.

Collègue universitaire de Bordeaux, sociétaire SIHFLES, souhaite entrer en contact avec des enseignants s'intéressant aux recherches sur l'école coloniale, Afrique de l'Ouest, Océan indien et Afrique du Nord.

Adresser la réponse à la SIHFLES qui transmettra.

Coménius 92. Montréal (suite). Parmi les communications annoncées, on devrait avoir plaisir à écouter William F. Mackey (Coménius, précurseur de l'écologie des langues), Nicole Moutt (Coménius et la culture européenne au XVIIe siècle), Jean Caravolas (Coménius et la didactique des langues), Joseph L. Subbiondo (L'importance de Coménius dans l'histoire de la linguistique au XVIIe siècle), etc. Rendez-vous au 11-13 juin 1992.

AG

SAMEDI 7 DÉCEMBRE 91 - 9H30

CLEMI · 391, rue de Vaugirard PARIS 15^e

COMMENT FAIRE ?

1. Vous serez PRESENT à l'Assemblée Générale (bravo !)

➡ Envoyez la FICHE complétée.

2. Vous ne pouvez pas vous déplacer... (dommage....)

➡ Envoyez le POUVOIR complété à une personne qui sera présente à l'Assemblée générale ou, à défaut, au Secrétariat de la SIHFLES 9 rue Lhomond 75005 PARIS.



FICHE ou POUVOIR

LA SIHFLES attend dvotre REPONSE

MERCI !